

## ADDENDUM

### Au Journal de Vahram (Octobre 2022)

Dans le cahier du Journal de Vahram le récit se termine vers le milieu de la page 32, seule page non numérotée.

Le cahier comprend encore huit pages supplémentaires également non numérotées. Ce qui en fait un ensemble de 40 pages. Il semble que le document nous soit parvenu sans manques.

Cette partie finale du cahier peut se diviser en deux:

- Les pages 33-37 écrites au crayon avec quelques lignes à l'encre rouge.
- Les pages 37-40 écrites à l'encre noire ou foncée comme celle employée pour le texte, il se peut que celles-ci soient écrites dans l'élan du récit, bien que placées en fin de cahier.

Commençons par ces trois dernières pages. On y trouve en fait sur deux colonnes les chiffres arabes de 1 à 100, suivis de leur prononciation arabe transcrite en caractères arméniens, donc plus ou moins approximative. Aucune date, ni explication. Alors que tout, dans ce cahier, répond à une certaine urgence, la transcription de ces chiffres paraît fantaisiste ou incongrue.

Néanmoins on peut avancer une hypothèse plus sérieuse en accord avec ce que Vahram a enduré pendant ces quatre années. Il semble vouloir coucher sur le papier ce qu'il a appris lors de son séjour chez les bedouins, ces chiffres qu'il souhaiterait ne pas oublier. Mais le fait de ne noter que des chiffres et non pas des mots qu'il avait certainement retenus n'en reste pas moins significatif, vu que les autres pages n'ont trait qu'au décompte des gains et dépenses pour la seule année 1919. L'intérêt de ces pages d'écolier est ailleurs. Surprenant exercice de mémoire ou pur jeu d'adolescent qui voudrait fixer ou étaler son savoir (pourquoi pas?), elles montrent à l'œuvre le travail de mémorisation qui a été le sien tout au long de ces quatre années pour retenir le souvenir des lieux, des personnes, des choses et des noms. Autrement le récit, comme je l'ai déjà suggéré, était déjà composé mentalement avant d'être couché sur le papier. Bref, l'inscription de la catastrophe était déjà en gestation lors du déroulement des événements.

Passons aux pages 33-37, placées entre la fin du texte de la narration et les listes des chiffres.

Au prime abord, ces paraissent pages paraissent désordonnées. Mais une lecture attentive y trouve des éléments soigneusement notés. Elles peuvent toutes être datées de l'année 1919.

1) La pages 33 commence par l'argent que Vahram a emprunté au teinturier dont il parle à la fin de son récit. La somme s'élève à 1491 kourouches (première colonne). Il a rendu 827 kourouches (deuxième colonne à droite). Il reste débiteur: "il me reste une dette de 700 kourouches.

2) La page 34 donne la date d'arrivée à Marseille, le 15 novembre. On lui fait un costume et peut-être une paire de chaussures. Apparaît le nom de Manoug. Le reste de la page reste blanche.

3) La page 35 établit une liste des "sommes que nous avons reçues" du 1er avril 1919 au 9 novembre 1919.

Dans la même page à gauche on trouve une autre liste de sommes reçues de Manoug à Lyon: quatre versements au mois de décembre (les 4, 10, 24, 29). Il s'agit très vraisemblablement de l'argent que l'aîné versait à son jeune frère. Les sommes sont données en centimes. Vahram précise ce point.

4) La double page 36-37 est un décompte détaillé des dépenses avant l'arrivée en France.

—Sur la page 36, Vahram donne d'abord les dépenses engagées pour "ma mère", c'est-à-dire Nahidé. Il note le montant du tissu (en livres, puis kourouches), la couture, la doublure, les bas, les dépenses pour les bains (probablement pour le séjour à Tchékirgué dont parle le texte), le remboursement d'une dette à Baltayan et autres dépenses pour la maison.

—Sur la page 37 (colonne 1) Vahram établit la liste des dépenses le concernant, en premier le coût du tissu de son costume, la confection, les chaussures, la paire de chaussettes, le chapeau, l'argent dépensé pour les bains, les serviettes, ensuite le départ de Bursa (pour Istanbul?).

Il note les dépenses pour les passeports, y compris "la commission". Viennent ensuite, à l'encre rouge, le prix des billets du bateau (14 livres pour deux) celui payé pour la nourriture: du pasterma, du lokoum, du börek, nécessaires pour la traversée.

—Enfin dans le coin à droite, en bas de la page 37, Vahram note: "la date de mon entrée à l'école: 10 décembre 1919, mercredi à 8h30."

Dignes d'un comptable de métier, encore un peu brouillon, qui a appris on ne sait où et quand à faire la balance entre les recettes et les dépenses, ces cinq pages fournissent des éléments chiffrés pour des actes et gestes de vie auxquels le récit fait allusion. Listes on ne peut plus précises par la diversité des détails accumulés, les coûts des objets et le prix des services. Une sorte de cahier de bord, d'état de lieu, d'un bilan financier, établi par un esprit qui ne semble rien laisser tomber, qui ne veut rien oublier qui penserait que tout est important, mêmes les menus règlements: tout compte dans ce décompte au bout duquel il n'y a, certes, que des pertes.

Tout cela est-il destiné aux frères qui avaient envoyé par mandat la somme de 600 francs, convertis en 68 livres et 30 kourouches? Y est en œuvre une mémoire phénoménale encore plus impressionnante que celle qui soulève le récit. L'observation méticuleuse, la vigilance face au réel, la proximité au concret (on se souviendra de la miraculeuse bouteille d'huile de rose) si présents dans le récit se retrouvent dans l'économie des chiffres. On n'est pas seulement dans la continuité du récit mais dans ses implications, ses plis implicites.

A les parcourir, on découvre derrière ces calculs, cette arithmétique de jeune homme plus ou moins anxieux, un sens sûr de la gestion de l'argent. On sait

que l'argent compte pour un survivant qui veut se donner une contenance, un semblant de confort, voire une existence digne à la hauteur de ce qu'il a enduré, on ignore ou on le sait plutôt vaguement que ce nerf du réel était aussi celui de l'extermination. Non pas uniquement parce que les biens sont confisqués ou changent de propriétaires du jour au lendemain, non pas seulement parce que les exécuteurs lorgnent les propriétés et les richesses des victimes. L'extermination vise à priver la victime de ce qui pourrait la faire revenir et en faire un témoin. Aussi le témoin témoigne de ce qu'il lui en coûte pour témoigner. Cela a un coût et Vahram en parle à sa façon, tel un scribe qui note pertes et profits. Les listes sont là non pas pour parler des besoins, des dettes et des gains, mais de ce qu'il faut comme argent, comme monnaies sonnantes et trébuchantes pour pouvoir survivre et un jour songer à écrire. Le *Journal de Vahram* implique donc une économie paradoxale sur laquelle il s'érige. Ces pages en fournissent les éléments manquants.

KB